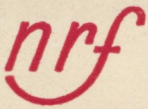
YVES GROSRICHARD

ZÈBRE

roman



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

ZÈBRE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

YVES GROSRICHARD

ZÈBRE

roman

GALLIMARD
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VIIe

Vingt-quatrième édition

Extrait de la publication

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage quarante-cinq exemplaires sur vélin pur fil Navarre, dont quarante numérotés de 1 *à* 40, *et cinq, hors commerce, marqués de* A *à* E.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1953.

Zèbre éternua, et d'un seul coup l'étude pua le cidre.

— Cochon ! cria P'tit Jules à voix basse. Tous les collégiens savent crier à voix basse.

— Qui a dit ça ? hurla Zèbre en tapant du poing sur la chaire. C'est toi ?

Il désignait Crâne-d'Œuf.

— Mais non, m'sieur. J'vous jure !

— Alors c'est t...

Mais un second éternuement balaya tout. Des embruns voltigèrent jusqu'au troisième rang des pupitres. Zèbre, les yeux injectés de sang, passa le revers de la main sur sa moustache. Il en fit disparaître les gouttelettes laissées par l'éternuement, se frotta le menton piqué d'une barbe de deux jours et sortant un canif de sa poche, il commença à se curer consciencieusement les ongles.

Extrait de la publication

De temps en temps, rancunier, son regard remontait pour se fixer sur Crâne-d'Œuf qui, la tête dans les mains, immobile, se plongeait dans son cahier de géographie.

— Je t'aurai ! murmurait Zèbre. Je t'aurai !

C'était l'époque heureuse où l'on pouvait encore se saouler avec un traitement de répétiteur et Zèbre était saoul tous les jours.

Quand il arrivait le matin à huit heures moins le quart, il avait déjà son compte. On voyait de loin apparaître son chapeau melon verdi, ses grosses joues rouges, et sa moustache qui avait pris la couleur du cidre à force de filtrer des milliers de bolées.

Un chandail de grosse laine grise, à rayures noires, été comme hiver, s'emboîtait sous son col de celluloïd, et nous n'avons jamais su s'il portait une chemise. A vingt mètres, on sentait son odeur de tonneau mal rincé. Job affirmait que Zèbre avait une licence d'histoire naturelle. Mais Coco ajoutait qu'il n'avait jamais voulu l'enseigner parce que le cours comportait des leçons d'hygiène.

*

A travers la porte vitrée de l'étude, on vit apparaître la silhouette du censeur. Il traversait la cour, maigrelet dans son petit costume noir flottant : hideux, car depuis trois semaines il laissait pousser sa barbe, qu'il avait jaune.

— Vesse ! le Jules ! prévint Crâne-d'Œuf.

Le Jules en effet s'était engagé sous la galerie qui séparait les études de la cour. Il se dirigeait droit vers nous. La porte s'ouvrit. Nous nous levâmes tous les trente, d'un bloc. L'alerte avait été bien donnée.

Le Jules s'approcha de Zèbre, lui serra la main, en détournant la tête. Ses regards tombèrent sur les pieds de Carotte. Il ôta son lorgnon, se baissa pour mieux voir :

— Mais ma parole, dit-il, vous avez vos sabots ! Vous ne savez pas encore que c'est interdit ? Je veux qu'en étude les sabots soient ôtés. C'est clair.

« Vous lui mettrez un *deux*, ajouta-t-il en se retournant vers Zèbre, qui s'inclina avec un sourire épanoui. Voilà qui améliorera encore les notes de monsieur. Et,

Extrait de la publication

bien entendu, consigné demain soir et dimanche.

— Mais M'sieur, j'suis invité au mariage de ma cousine, plaida désespérément Carotte.

— Votre cousine ? Elle a besoin de vous pour se marier ?

Toute l'étude s'esclaffa, lâchement. Zèbre, le visage fendu par un rire servile, nous calma d'un geste.

— Eh bien ! poursuivit le Jules, vous les ôtez, ces sabots ?

Carotte s'exécuta.

— Je m'en doutais, hurla le Jules, je m'en doutais ! Vous avez bourré vos chaussons avec du papier-copie !

— On a froid, m'sieur, le matin quand on descend du dortoir à six heures. Et le dortoir n'est pas chauffé...

— Taisez-vous ! Ah ! vous croyez que le papier de l'administration est fait pour vous réchauffer les pieds ? Et un boursier encore, un boursier ! Froid ? Vous trouvez qu'il a fait froid cette nuit, vous ? dit-il en pivotant vers Zèbre.

Zèbre répondit par un bredouillis négatif.

— Vous transformerez le *deux* en *zéro*,

Extrait de la publication

conclut le Jules, et vous — il pointa de nouveau Carotte — vous préviendrez vos parents qu'il est inutile de compter sur vous jusqu'à Pâques. Et si entre temps vous avez d'autres cousines qui se marient... Il est vrai que le Carême commence la semaine prochaine et que dans *votre* Bretagne — il se retourna une nouvelle fois vers Zèbre — pendant le Carême, la chasteté est de rigueur ! observa-t-il à demi-voix, en riant très vite, comme s'il avait lâché une incongruité.

Zèbre pouffa, empestant les parages.

— Et maintenant, vous deux, sortez ! dit le Jules. J'ai à vous parler.

— Moi, M'sieur ? fis-je.

— Oui, vous deux.

Il désignait également Crâne-d'Œuf, assis près de moi.

Nous n'étions pas farauds. Pour qu'il veuille nous parler en privé, c'est que l'affaire était grave. Au même moment, la cloche sonna.

— Diable, déjà huit heures ! grommela le Jules. Prenez vos affaires comme vos camarades, vous les rejoindrez en classe. Qu'est-ce que vous avez en première heure ?

Extrait de la publication

— Géographie, M'sieur ! cria tout le monde.

— Assez, vous autres ! Bien, je vous accompagnerai.

Nous aurions eu classe avec Barba, il aurait hésité à nous faire manquer le début du cours. Mais avec Carnifex, les égards étaient inutiles.

L'inconvénient était pour nous seuls. Nous manquerions dix minutes de chahut chez Carnifex, le chahut du début, le meilleur.

*

Nous suivîmes le Jules sous la galerie. Le flot des pensionnaires sortait de toutes les études, pour rejoindre les classes devant lesquelles les externes étaient déjà en rang.

Les morpions de Sixième, mal fagotés, qui s'habillaient seuls à six heures dans le noir et dans le froid, se réchauffaient en s'agglutinant les uns contre les autres.

Peau-de-Bique, surveillant général des petites classes, surgit au détour de la galerie d'honneur. Il avait une jambe raide. Mais au lieu de ralentir sa marche, cette infirmité l'accélérait. On eût dit que sa

Extrait de la publication

jambe valide cherchait à rattraper l'autre, sans jamais y parvenir. Une canne ponctuait les épisodes de ce jeu grotesque.

Peau-de-Bique distribua trois colles aux petits, en un clin d'œil. Ceux-là non plus ne partiraient pas le lendemain soir. Un copain, en descendant du petit train à Lanvollon ou à Trégomeur, dirait à la maman qu'ils s'étaient faits prendre et c'est lui qui, le lendemain dimanche, dans la soirée, leur rapporterait le beurre, la saucisse froide et les caplans.

— Je vous laisse faire l'entrée, dit le Jules à Peau-de-Bique en passant. Il faut que je m'occupe de ces deux-ci, fit-il en montrant Crâne-d'Œuf et moi-même. « Les mœurs », expliqua-t-il en baissant le ton, confidentiellement.

Peau-de-Bique hocha la tête d'un air entendu.

Encore les « mœurs ». C'était chez le Jules une obsession. Il suffisait de le voir pour comprendre : malingre, chétif, inquiet, refoulé. « Les mœurs ». Il n'avait que ce mot à la bouche. Quand il organisait les promenades du dimanche, il veillait toujours, quitte à augmenter le nombre des groupes, à ce que jamais des petits

Extrait de la publication

ne soient mêlés aux moyens, ou des moyens aux grands. « A cause des mœurs ».

Chaque dimanche, il téléphonait à la directrice du Cours Secondaire des filles et combinait des itinéraires pour que les promenades de ses élèves ne rencontrassent jamais les nôtres : les mœurs.

Pour Noël, quinze pensionnaires étaient restés au lycée. Il les avait séparés en deux dortoirs « à cause des mœurs ». En plein hiver, quand la nuit tombait à quatre heures, il était interdit de jouer dans la moitié obscure du préau, « à cause des mœurs ».

Trois études donnaient sur la courette où s'alignaient huit cabinets. Mais chaque étude avait son horaire particulier minuté, et pas plus d'un élève à la fois, « à cause des mœurs ». Les mœurs, les mœurs, les mœurs.

Le Jules nous fit monter l'escalier de pierre qui conduisait à son bureau. L'eau suintait le long des parois de plâtre, dont la couche mince, plaquée sur le granit, s'imbibait comme un buvard.

Nous entrâmes derrière lui, nos sabots à la main. Le parquet était ciré. Le poêle ronflait. Il ne faisait pas chaud dehors en

cette fin de février, mais il faisait bon ici. Crâne-d'Œuf glissa, se rattrapa au coin du bureau où s'entassaient les « exemptions », rouges (*très bien*), bleues (*bien*), vertes (*passables*). Le Jules s'assit dans son fauteuil rond. Il tournait le dos à la fenêtre. Le jour nous éclairait en plein.

— Et maintenant, dit-il, vous allez m'expliquer pourquoi on a trouvé cette nuit vos deux couvre-pieds dans le couloir de l'économat ?

Silence. La brutalité de la question nous avait pétrifiés.

— Je vous préviens charitablement, insista le Jules : vous êtes boursiers, vous êtes intelligents, si vous ne vous expliquez pas immédiatement, c'est le renvoi. Je répète : pourquoi a-t-on trouvé ce matin vos deux couvre-pieds dans le couloir de l'économat ?

Silence. Alors il éclata :

— Les mœurs, non ? Vous ne savez pas ce que c'est que les mœurs... P's'rez... seil... scipline... Renvoyés pour les mœurs. Renvoyés ! Ou alors, dites-moi ce que vous faisiez cette nuit tous les deux dans le couloir de l'économat... Les mœurs...

C'était fini. Il fallait lâcher le morceau.

Extrait de la publication

— C'est pas nous, m'sieur le Censeur, on vous jure, commença Crâne-d'Œuf. On n'est pas allé dans le couloir. Voilà ce qui s'est passé. Hier soir...

Et la confession commença. Crâne-d'Œuf dit tout ce qu'il savait. Le Jules l'écoutait goulûment. Je n'eus rien a ajouter.

Dix minutes plus tard, nous redescendions munis du billet *autorisés à rentrer en classe*. Nous n'étions pas fiers de nos aveux : nous venions de donner Tête-de-Lard.

*

Tête-de-Lard était en Philosophie.

Après avoir deux ans de suite manqué la première partie du baccalauréat, il avait réussi à décrocher le premier diplôme. Ses parents, qui avaient un très vague lien de famille avec ma grand'mère, étaient fort riches. Ambitieux pour leur fils unique, ils voulaient que celui-ci fût bachelier ; ils avaient non seulement les moyens de le maintenir en pension, mais aussi toute la patience nécessaire. Ils ne pouvaient cependant pas empêcher les années de s'écouler et Tête-de-Lard avait déjà dix-neuf ans.

Extrait de la publication

Il devait passer prochainement le conseil de révision.

Très gâté, Tête-de-Lard avait un correspondant en ville qui, un dimanche sur deux, lui faisait faire des repas plantureux. Il revenait au lycée un gros paquet sous le bras, plein de victuailles et de bonbons. Tous les quinze jours, ses parents venaient en auto de Plancoët le chercher le samedi après-midi à quatre heures et le ramenaient le lendemain soir au lycée avec un paquet encore plus gros.

Tête-de-Lard était rarement consigné. Grand et fort, avec une face trop rouge, il était d'un naturel placide et peu chahuteur. Paresseux, il se tenait toujours à la limite décente, de sorte que les professeurs ne pouvaient pas considérer sa paresse comme une provocation. Dans l'internat, il ne participait pas aux manifestations périlleuses. A son âge, elles ne l'intéressaient plus.

La veille au soir, Tête-de-Lard, dont j'étais le protégé et dont je ne parlais qu'en disant « mon cousin », m'avait appelé pendant la récréation de quatre à cinq.

— Il faut, m'avait-il dit, que tu me prêtes ton couvre-pieds cette nuit.

Extrait de la publication

— Tu as froid ?

— Non, mais j'ai besoin d'un couvre-pieds. Avec mon édredon, ce n'est pas commode. Tu me passeras aussi celui de Crâne-d'Œuf, ça sera mieux rembourré.

— Ah ! c'est pour ?...

— Oui, m'avait-il confié. C'est pour Ginette.

— Veinard ! Tu nous raconteras ?

— C'est promis.

Quelques instants plus tard, Tête-de-Lard était monté dans son dortoir. Il était le seul interne qui eût la permission d'aller se raser plusieurs fois par semaine, car sa barbe était déjà drue.

Nos deux dortoirs donnaient sur le même palier. Il avait droit à la clef du sien, que lui remettaient exceptionnellement Peau-de-Bique ou Crin-Crin, l'autre surveillant général.

Quant à la porte du nôtre, il l'avait enfoncée, comme nous savions tous le faire : trois pas d'élan et un bon coup de savate au niveau de la serrure. Haute de trois mètres, la porte à double battant ployait, cédait et s'ouvrait, sans se casser.

Là, Tête-de-Lard avait pris les deux couvre-pieds, puis il était allé dans son

Extrait de la publication

YVES GROSRICHARD

ZÈBRE

Zèbre est le récit d'événements qui ont pour cadre un lycée de Bretagne, et pour acteurs les pensionnaires, pions, répétiteurs et professeurs de l'établissement.

Certains de ces événements ont un caractère quasi éternel : ce sont les multiples épisodes de la lutte, presque toujours comique, que soutient contre le répétiteur « Zèbre », contre le surveillant général « Peau de Bique », contre « Landru », contre « Henri IV », contre « Marmiton Crasseux » et plusieurs autres, un petit groupe d'internes de seconde, connus dans le Lycée sous le nom d'« abonnés », abonnés aux colles, consignes et punitions multiformes issues de l'imagination de leurs ennemis.

D'autres événements ont un caractère plus particulier, comme les amours tragiques de Ginette, fille de la ravaudeuse, avec « Tête de Lard », l'enfant du malheur; ou encore certaine morsure à la fesse qui explique d'un seul coup pourquoi le rugby n'a jamais eu de succès en Bretagne.

Dans ce roman, qui emprunte en partie sa substance à des souvenirs personnels, l'auteur ne défend aucune doctrine et ne pousse jamais jusqu'à l'essoufflement l'analyse psychologique.

Les lecteurs trouveront néanmoins, soulevées dans ce livre, des questions cruciales, comme celles de l'espéranto; de l'architecture pyramidale dans ses rapports avec les pommes frites, et de l'optique vibratoire. Ils y verront aussi pourquoi le problème de l'existence de Dieu ne se serait peut-être jamais posé si personne n'avait inventé la poudre.

Extrait de la publication

390 fr. B. C. + T. L.